

Bière, foot et politique : les Rwandaises cassent les clichés

Reportage Jacques Besnard
Envoyé spécial à Kigali

98,63 %

des voix pour Paul Kagame

La Commission électorale (NEC) a publié samedi après-midi les résultats complets portant sur l'ensemble des bulletins dépouillés, qui donnent M. Kagame très largement vainqueur avec 98,63 % des suffrages exprimés, soit mieux encore qu'en 2003 (95 %) et 2010 (93 %).

- Despote éclairé, Paul Kagame a été réélu par plus de 98 % des votants et repart pour un troisième mandat de sept ans.
- Trois femmes rwandaises évoquent leur passion : la politique, la bière, le football.

Diane Rwigara, la jeune femme qui défie Kagame

Sans surprise, Paul Kagame a prolongé son bail à la tête du Rwanda, réélu sans réel adversaire avec un score de 98 %. Seuls deux candidats étaient en face de lui.

Les 6,8 millions d'électeurs rwandais n'ont pas trouvé trace de Diane Rwigara sur les bulletins de vote, malgré la détermination de la jeune femme de se présenter face au président sortant.

Le pays a beau pouvoir se targuer d'avoir le Parlement le plus féminisé du monde – plus de 60 % des membres de l'assemblée sont des femmes – le scrutin présidentiel ne voyait s'affronter que trois hommes, Paul Kagame (Front patriotique rwandais), Frank Habineza (Parti vert démocratique du Rwanda) et Philippe Mpayimana (candidat indépendant).

“On a beaucoup de femmes au Parlement. Et alors ? Qu'est-ce que ça change ?” dit Diane Rwigara. “Ça fait partie de l'image, fausse, que le Rwanda veut présenter au monde extérieur. Comme quoi, ils donnent une certaine valeur aux femmes. Les hommes et les femmes qui sont au

Parlement n'ont pas de poids. Ils exécutent tous les ordres du parti au pouvoir.”

La Rwandaise qui a vécu trois ans à Namur entre 15 et 18 ans avant d'étudier en Californie aurait donc pu être la première candidate de l'histoire de son pays. La commission électorale, qui n'a pas répondu à notre demande d'interview, en a décidé autrement refusant sa candidature au motif qu'elle aurait falsifié des signatures.

Des accusations qu'elle réfute. “Ils exigeaient 600 signatures et j'en ai donné plus de 1 100. Ils ont utilisé leur politique habituelle de falsification. Ils ont dit que j'avais fait signer des morts. Les numéros d'identité de ces personnes décédées que la commission électorale a publiés sont différents des numéros d'identité qu'on leur avait fournis. Pour moi, c'est un mensonge.” Pas question pour la jeune politicienne, pourtant, à aucun moment de penser à un éventuel recours. “Où ça ? Toutes les institutions au Rwanda travaillent pour le FPR dont la commission électorale.”

Photos nues sur Internet

La campagne de la jeune femme ne fut pas de tout repos. Dès l'annonce de sa candidature, des photos nues de Diane ont ainsi été publiées sur plusieurs sites rwandais.

“Un montage”, se défend celle qui se pense “capable de faire un meilleur travail” que le parti au pouvoir. Un FPR qui accueillerait à bras ouverts les investisseurs étrangers mais mettrait des

bâtons dans les roues des entrepreneurs rwandais. Un pays stable et dynamique mais où, selon elle, la réussite dans les affaires dépendrait de la proximité avec le pouvoir.

“Ils présentent une image policée à l'étranger en construisant des hôtels et des buildings à Kigali qui coûtent une fortune. Le Kigali Convention Center a coûté 300 millions de dollars, c'est le bâtiment le plus cher en Afrique. Le parti contrôle tout l'argent. Il reste entre les mains de quelques personnes. Au Rwanda, si tu veux réussir, tu n'as pas d'autre choix que de laisser le FPR prendre une partie de ton entreprise. Si tu ne les laisses pas, tu fais faillite, tu dois fuir, tu finis en prison pour des raisons bidon ou assassiné. Comme mon papa.”

Au nom du père

Assinapol Rwigara, businessman et ancien soutien financier du FPR avant le génocide est, ainsi, décédé dans un accident de voiture en février 2015.

C'est la version officielle. Sa famille n'a jamais cessé, quant à elle, de crier à

l'assassinat. *"Mon père ne voulait pas céder les fruits de son travail, il n'avait pas envie de fuir le pays. Il ne leur a pas laissé le choix. Ils finissent pas se débarrasser de toi. [...] Les gens n'osent pas en parler. Je me bats aujourd'hui pour les victimes du FPR et donc aussi pour mon père. Quand j'ai*

essayé d'aller collecter les signatures, les gens qui m'ont soutenue, mes collaborateurs se faisaient harceler, d'autres ont été arrêtés, les gens qui signaient pour nous se faisaient terroriser", assure-t-elle.

Un témoignage qui fait écho à un récent rapport d'Amnesty International qui dénonce le climat de peur qui sévit dans le pays, notamment lors de l'élection présidentielle.

"Peur pour mes proches"

Malgré l'impossibilité de se présenter, l'ancienne candidate indépendante a donc décidé continuer sa lutte *"pacifique"* en lançant début juillet son parti : le Mouvement pour le salut du peuple (MSP). *"Mon but, c'est de mener un combat de paix pour dire non aux injustices, réclamer nos droits en tant*

qu'êtres humains. La jeunesse est prête pour le changement et à prendre des risques que nos parents n'osent pas prendre. La jeunesse en a marre, on est fatigués, on est prêts à faire bouger les choses."

A quel prix ? *"Je n'ai pas peur pour moi pour être honnête"*, répond-elle d'une voix calme avant d'embrayer. *"J'ai plus peur pour mon entourage, mes supporters, mes amis, ma famille. J'ai peur qu'ils paient pour mes idées."*

Opposant étranglé

Par le passé, le pouvoir rwandais a déjà été accusé d'avoir muselé ses opposants que ce soit au pays des mille collines ou à l'étranger. Ce fut le cas, notamment, de Patrick Karegeya, ancien chef des services de renseignement devenu opposant en exil et retrouvé étranglé dans une chambre d'hôtel en Afrique du Sud le 31 décembre 2013.

Lorsque la question de l'identité du coupable lui fut posée, Paul Kagame, suspecté par certains de l'avoir commandité, avait démenti toute implication. Interrogé sur cette affaire par le magazine *"Jeune Afrique"*, il avait en revanche froidement répondu. *"Le terrorisme a un prix, la trahison a un prix. On est tué comme on a soi-même tué. Chacun a la mort qu'il mérite."*

Josephine Uwin eza alias "Fina", la tête dans le houblon

A 53 ans, une Rwandaise veut lancer la première micro-brasserie du pays. Sa particularité : n'employer que des femmes *"pour montrer aux petites sœurs que c'est possible."*

Lorsqu'elle a arrêté son activité de restauratrice à Kigali il y a deux ans, Josephine Uwineza alias "Fina" aurait pu profiter comme beaucoup d'une retraite paisible avec son mari. *"J'avais fait 15 ans dans le métier, je travaillais jour et nuit, j'avais des ados à la maison, j'étais fatiguée, je pensais me reposer."*

Raté. Sa rencontre avec son amie Nancy Coldham, une entrepreneuse canadienne qui a beaucoup œuvré pour les femmes, a changé la donne. Sa proposition audacieuse : lancer la première brasserie artisanale du Rwanda. *"Nancy a toujours rêvé de faire quelque chose de grand pour les femmes ici. Elle cherchait un projet à mettre en place et elle est tombée sur une brasserie canadienne. Elle s'est dit : 'Pourquoi ne pas tenter au Rwanda car c'est une industrie dominée par les hom-*

mes ? La bière, un bien truc de mec non ?", demande-t-elle attablée à la terrasse d'un salon de thé ombragée de Nyarutarama, un quartier moderne de Kigali.

"La brasserie artisanale a le vent en poupe au Canada et dans le monde entier. C'est une industrie relativement simple mais qui permet de créer des opportunités d'emploi. Les premiers brasseurs artisanaux du pays ont été des religieuses qui faisaient de la bière à la banane pour le clergé. C'était parfait."

Une mère courage

Quand on voit le sourire de la Rwandaise aujourd'hui, difficile d'imaginer son passé on ne peut plus compliqué.

Née au Rwanda, Fina a neuf ans lorsque son père est tué dans les conflits ethniques de 1973. Sa mère se retrouve alors dans l'obligation de fuir pour s'en sortir, seule, avec six rejetons dans ses valises. Direction Bujumbura, la capitale du Burundi. *"Je n'avais que ma maman. On était six, on a manqué de rien et on*

était réfugiés. Elle s'est débrouillée, sans mari, sans éducation, en montant une petite boulangerie... L'exemple de ma mère me pousse."

Pas évident, pourtant, de lancer une brasserie dans un pays où la Skol détenue par le Belge Unibra et la Mutzig dans les mains du géant hollandais Heineken, coulent à flots dans la plupart des bistrotts.

"J'ai hésité, j'avais un peu peur", poursuit-elle. *"Tu t'imagines, commencer quelque chose de nouveau à cet âge ? Puis, finalement, je suis allée visiter la brasserie Beau's au Canada et je me suis rendu compte que c'était plutôt facile. J'ai fait ça pour aider les femmes rwandaises. Il est important qu'elles commencent à comprendre qu'elles sont capables de faire ce que les hommes peuvent*

faire. Je fais ça pour que montrer aux petites sœurs que c'est possible. J'ai 52 ans, mais je peux employer des jeunes femmes et les encadrer", assure Fina qui a vécu au Kenya, en Suisse et au Canada avant de revenir "enfin" dans son pays.

"On va s'amuser"

Lorsque la brasserie sera mise sur pied, Fina compte donc bien employer dix salariées sur le site et faire vivre des dizaines de femmes dans les villages pour cultiver les matières pre-

mieres.

La brasserie Beau's a décidé d'appuyer ce projet. Une équipe de l'entreprise ontarienne s'est

déplacée jusqu'au Rwanda pour la conseiller et choisir avec elle les ingrédients des recettes. *"Il n'y a que des bières ordinaires ici. Si on peut éduquer les gens à*

aimer une bonne bière, l'accompagner avec un plat, ce serait super. Nous, notre idée, c'est de changer les recettes suivant les saisons, de proposer une bière épicée, puis une bière fruitée. On va s'amuser", prédit-elle.

Beau's l'a aussi aidée à financer son projet. Une campagne de crowdfunding lui a permis de récolter plus de 110 000 dollars. Un industriel de la région de Vancouver lui a également fourni la chaîne d'embouteillage et les citernes. *"On doit encore trouver une brasseuruse rwandaise et la former et un endroit pour implanter la brasserie. On espère ouvrir pour le 1^{er} juillet 2018. C'est la fête nationale au Rwanda et au Canada, j'aime le symbole",* s'enthousiasme Nancy Coldham.

Si vous souhaitez goûter ces bières, vous n'aurez d'ailleurs peut-être pas l'obligation de vous déplacer jusqu'en Afrique puisque Fina espère entrer en contact avec des brasseurs belges pour les exporter. Avis aux intéressés.

Felicite Rwemarika, ballon en mains, pour oublier le génocide

Felicite Rwemarika s'est battue pour que les femmes rwandaises puissent jouer au football. Un bon moyen de les aider à aller mieux après le drame du génocide.

Il y a des destins qui forcent l'admiration et celui de Felicite Rwemarika est de ceux-là. En 1997, Felicite se met en tête de créer la première équipe féminine de foot au Rwanda. Le début d'un vrai parcours d'obstacles. *"Je me suis réveillée et j'avais ma photo en Une d'un journal avec le titre 'La folle qui veut faire jouer les filles au foot'."*

"Quand je parlais de football féminin, c'était presque criminel. Mes enfants se faisaient embêter à l'école, ils me demandaient d'arrêter. Même mon mari m'a demandé pourquoi je m'entêtais ?", se souvient-elle en souriant. *"Mais je n'ai pas abandonné. Le foot, vous savez c'est comme une drogue."*

Une obstination payante

Aujourd'hui, Felicite est présidente de

la commission du football féminin rwandais. Pas mal pour une femme qui, enfant, n'avait même pas le droit de toucher un ballon.

Née dans une famille de 13 enfants (11 filles et 2 garçons), Felicite aurait pu rapidement enfiler les crampons lorsqu'elle accompagnait son père, joueur amateur, sur les terrains de football. Si son frère aîné pouvait taquiner la balle sur le bord du terrain, la jeune fille avait quant à elle le

droit... de rester assise.

Un traumatisme. *"Mon père était éduqué, c'était un médecin mais il n'avait pas conscience des questions de genre. C'était le début années soixante, c'était la mentalité. A l'époque, les filles n'étaient pas supposées faire du sport, sortir, faire des choses par elles-mêmes. Je me demandais pourquoi. J'ai grandi avec cette colère de ne pas pouvoir jouer."*

Regarder devant

Les années vont défiler et Felicite va endosser plusieurs métiers. Infirmière lors de son exil en Ouganda puis, après le génocide, patronne d'un salon de beauté. C'est d'ailleurs au sein de son institut qu'elle a l'idée de lancer un projet pour aider les femmes marquées à jamais par le génocide.

Entre les murs de son établissement, les

langues se délient, les peines et les cicatrices se dévoilent. Violées, veuves ou dévastées par la perte d'un enfant, la Rwandaise voit défiler de nombreux destins brisés. *"Je les voyais pleurer, se plaindre. Je leur ai dit : 'Bon les filles il va falloir arrêter de penser au génocide, vous êtes en vie.' J'ai réfléchi à la manière dont je pourrais améliorer leur quotidien, leur changer les idées, les faire rire. J'ai choisi le football car les femmes ne sont pas censées faire du sport et plus précisément du foot."*

"Peu importe que tu sois Hutu ou Tutsi"

Pour monter son projet sans budget, tout ne fut pas facile. Après avoir surmonté les quolibets et la pression sociale, elle a dû trouver les bons mots pour convaincre les parents ou les maris de laisser les filles enfileur un maillot.

Un travail de longue haleine puisqu'il a fallu deux ans à Felicite pour réunir 30 joueuses rien qu'à Kigali. Pour propager le foot féminin à travers le pays, elle a en-

suite eu l'idée de créer une association qui lui a permis d'allier ballon rond et éducation. *"Je suis allée dans chaque province pour organiser des matchs. J'ai expliqué aux autorités qu'organiser des rencontres, c'était aussi l'occasion de faire passer de nombreux messages aux collectivités. De parler du droit des femmes, de la violence conjugale, de nutrition, du VIH et puis de la réconciliation après le génocide. Quand tu joues au foot peu importe que tu sois Hutu ou*

Tutsi tu fais partie de la même équipe."

Un championnat féminin depuis 2008

L'effet boule de neige a fonctionné puisqu'aujourd'hui des milliers de filles jouent au foot dans le pays. Elles ont été autorisées à taper dans la balle à l'école, un championnat a été mis sur pied en 2008 et la sélection nationale a été créée. *"Même dans les zones rurales quand elles ont fini de cultiver leurs champs, les femmes font deux équipes et elles jouent pour se détendre"*, explique Felicite qui a de son côté aussi été primée par la Fifa pour le travail effectué.

A l'entendre, il est loin d'être terminé. *"On a perdu 8-0 contre le Nigeria en 2014 et depuis on n'est pratiquement plus financé. Tout l'argent va aux hommes. Pourtant, la sélection masculine perd aussi beaucoup de matchs..."*